

L'Auréole

C'était la fin d'un bal ; nous étions presque à l'heure
Où sous la volupté l'archet frissonne et pleure,
Où sous les gants flétris les doigts serrent les doigts,
Où les fleurs et les pas, les rayons et les voix
Et la gaze envolée en un tourbillon frêle
Jettent au cœur troublé leur parfum qui se mêle ;
À l'heure où l'on croit voir en ces enivrements
Des maîtresses d'un jour caresser leurs amants,
Et les fresques sourire, et l'extase physique
Voler dans l'air, mêlée à des flots de musique !
Tantôt c'était la joie, et le quadrille ardent
Qui se mêle et s'effare et s'élance en grondant,
Qui tantôt rit et chante en strophes inégales,
Puis s'arrête et bondit en éclats de cymbales,
Et penche sur les fronts plus d'un front endormi
Que des mots bégayés font rougir à demi !
Puis la valse emportant dans son rythme, pensive
Comme un myosotis incliné sur la rive,
Une vierge aux yeux bleus, et dont l'accent vainqueur
La met si près de nous qu'on sent battre son cœur,
Et que, dans cette fièvre ardente et souveraine,
L'enfant, sans rien comprendre au charme qui l'entraîne,
Parmi le chœur immense, a l'air, en se penchant,
D'un ange fasciné par le démon du chant !
Comme dans la clarté les femmes étaient belles !
Celles-ci laissant voir, sous leurs cheveux rebelles,

Des rayons éblouis qui baignaient leurs fronts blancs ;
D'autres, les yeux voilés, comme des lys tremblants
Qui par un soir d'été pleurent sous la rafale,
Baissant leur cou soyeux veiné de tons d'opale ;
Toutes ivres d'amour, et pour l'œil enchanté,
Surpassant l'hyperbole et l'idéalité !
Et je noyais mes yeux dans ces cheveux en tresses,
Et je jetais mon âme à ces enchanteresses
Si pâles qu'on eût dit ces essaims de Willis
Qui sortent en dansant des corolles de lys !
Mais tout changea bientôt et je n'en vis plus qu'une :
De même, quand Phœbé sur le char de la lune
Apparaît dans les cieux de saphir et d'azur,
Tout se voile et s'efface, et son front seul est pur.
Celle que j'entrevis en oubliant les autres,
Madame, avait des yeux brillants comme les vôtres,
Des cheveux d'or, des mains qui n'avaient rien d'humain,
Et des pieds à tenir dans le creux de la main.
Ajoutez un cou mat de cette blancheur rare
Qui fait paraître jaune un marbre de Carrare,
Et deux bras qui prouvaient, ineffable collier,
Que Lysippe à Samos ne fut qu'un écolier !
Je cherchai donc en moi quelle rouerie exquise
Prendrait et séduirait cette blonde marquise
Plus rapide en sa course avec son front riant
Que n'était Lazzara, Camille d'Orient.
Mais quand je m'approchai, je vis sa tête ceinte
D'un tel rayonnement de pudeur grave et sainte,
Il était si divin, le rythme de ses pas,
Que, don Juan dérouté, je n'osai même pas

Comme le docteur Faust, en me penchant vers elle,
Lui dire à demi-voix : Ma belle demoiselle !

Théodore de Banville (1823–1891)